



HAL
open science

Une oeuvre perdue de Jean Dedieu (1652-1727) : une Vierge à l'Enfant du couvent des trinitaires de Châlons-en-Champagne

Jean-Luc Liez

► To cite this version:

Jean-Luc Liez. Une oeuvre perdue de Jean Dedieu (1652-1727) : une Vierge à l'Enfant du couvent des trinitaires de Châlons-en-Champagne. Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, 2003, CXVIII, pp.121-126. hal-01780963

HAL Id: hal-01780963

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01780963>

Submitted on 28 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une œuvre perdue de Jean Dedieu (1652-1727) :
***La Vierge à l'Enfant* du couvent des trinitaires de Châlons-en-Champagne**

par
Jean-Luc LIEZ
Docteur en histoire de l'art

Nombreux furent les sculpteurs qui travaillèrent à Versailles pour Louis XIV, mais il en est certains moins bien connus que d'autres : Jean de Dedieu (ou De Dieu, Arles 1652-Arles 1727) est l'un de ceux-ci. Un article ancien dû à Jules Belleudy¹ et une notice incluse dans l'ouvrage de François Souchal consacrée aux sculpteurs du règne de Louis XIV² permettent de restituer la majeure partie de son activité. Nous sommes toutefois peu renseignés sur les dernières années de sa vie. La découverte d'archives inédites peut permettre de répondre à nos interrogations. Deux lettres de l'artiste conservées aux Archives départementales de la Marne témoignent de l'exécution d'une statue inconnue pour le couvent trinitaire de Châlons-en-Champagne. Quelles furent les circonstances de la création d'une telle œuvre ?

L'ordre des trinitaires, créé en 1198 pour aller racheter les chrétiens réduits en esclavage par les musulmans, possédait un couvent depuis 1225, d'abord établi au faubourg Saint-Sulpice (ou de la Marne)³, puis à partir du XVII^e siècle, au centre de la ville, sur la route de Reims⁴. Les deux établissements sont aujourd'hui détruits à l'exception d'un fragment de l'abside de l'église du XVIII^e siècle visible rue Saint-Jacques. Seuls une pierre tombale d'un religieux, entreposée dans l'église Saint-Loup, et un obituaire conservé à la Bibliothèque municipale semblent avoir échappé aux destructions⁵.

Jean Dedieu est né à Arles ; son père, Guillaume, était menuisier. Quelques années après la naissance de Jean, la famille s'installa à Avignon jusqu'en 1684. C'est là que Jean suivit l'enseignement des Jésuites. En 1664, il entra dans l'atelier de Michel Péru († 1670) pour y passer trois ans en apprentissage. Au début des années 1670, Jean travaille pour sa ville natale. Il exécute notamment un *Saint Christophe* (1672), conservé au Muséeon Arlaten (Pl. I), ainsi que plusieurs sculptures décorant la Mairie dont les deux lions couchés (1673) ornant l'escalier d'honneur. L'artiste répond peu aux commandes ecclésiastiques : signalons cependant les reliefs de la clôture du chœur de Chartres qu'il livre entre 1678 et 1680. Une part importante de sa production est destinée aux demeures royales : Marly, les Invalides, Trianon et Versailles, dont les dernières livraisons datent de 1711. Le portrait ne serait pas complet si l'on omettait de signaler qu'il fut l'auteur de souvenirs qui servirent à la rédaction d'un vie de Pierre Puget (1620-1694) par le père Bourgueil⁶.

Comment expliquer qu'un tel artiste, familier de la Cour, ait travaillé pour le couvent trinitaire de Châlons-en-Champagne ? La raison est à rechercher dans les racines provençales de l'artiste. La commande émane du ministre du couvent, Jean Roubaud, arlésien comme Jean Dedieu. Né en juillet 1647, il fut baptisé à l'église Notre-Dame-la-Major⁷. La famille Roubaud donne plusieurs de ses fils à l'ordre des trinitaires, tel Pierre, le propre frère de Jean, qui exerce une carrière remarquable en son sein. Les premières années que Jean Roubaud passe à Arles lui permettent sans doute de découvrir les œuvres de son compatriote. Il s'en souvient plusieurs dizaines d'années plus tard lorsqu'il contacte Jean Dedieu pour lui demander de produire une image de la Vierge à l'Enfant. Les textes relatent l'exécution et le transport d'une Vierge à l'Enfant⁸ :

« A Paris, ce 13 mai 1711

Mon Révérend Père,

J'ai reçu votre obligeante lettre dont je vous suis très redevable et vous en rend mille grâces. Je suis ainsi ravi d'avoir à satisfaire un si célèbre compatriote et de bien assurer votre Révérence que je ferai tout de mon mieux et que votre Révérence en sera content. Et je me restreindrai à vous faire la figure de la Vierge d'un bloc de six pieds de haut où sera compris son socle de cinq pouces de hauteur de la pierre que vous fournirez débarquée à terre sur le port à Paris, qui est semblable à la pierre de Tonnerre pour le prix de quatre cent vingt-cinq livres tant pour les façons que le port de la pierre depuis le bord de la rivière à Paris jusqu'à mon atelier et que je débarquerai à mes frais et la ferai conduire et embarquer sur le même port à Paris pour la susdite somme de quatre cent vingt-cinq livres vous assurant que je mettrais beaucoup plus de temps à faire votre Vierge et l'Enfant que je n'en mis à deux figures de six pieds de St. Luc en pierre⁹ dont j'ai six cents livres pour mes façons ne me mettant dans un charroi ni de les sortir souvent de mon atelier, votre Révérence en pourra savoir la vérité si elle vient à Paris dont j'en aurai beaucoup de joie. Sa Révérence verra bien la grande différence qu'il y a dans la pierre que je travaille et celle de Tonnerre qui est bien plus dure et que je finis comme le marbre et que par conséquent l'occupe bien une autre longueur de temps, c'est tout ce que je puis faire pour le prix que j'ai l'honneur de vous demander. Si vous le trouvez à propos il faudra que ladite pierre ait six pieds de hauteur, trois pieds de largeur et deux pieds trois pouces d'épaisseur et si vous voulez que la figure seule ait six pieds, ce qui me sera égal, il faudra que le bloc ait six pieds et six pouces de longueur. Monsieur Parizot et moi nous sommes mis d'accord pour qu'il m'envoie le plan de l'endroit où elle doit être mise et de quel côté il faut que le principal regard de la Vierge fût tourné afin que j'informe le projet convenable au lieu où elle sera. J'attendrai les ordres de votre Révérence avec lesdites raisons et dessins comme étant avec un profond respect.

Votre très humble et très soumis et affectionné serviteur,

De Dieu »

Cette lettre nous renseigne sur les dimensions de l'œuvre (environ deux mètres avec le socle), l'acheminement de la matière première qui arrive par voie fluviale, sur les possibilités offertes au commanditaire par rapport au prix proposé, et sur la finition soignée que donne l'artiste à la pièce. En effet, la matière retenue est la pierre dite de Tonnerre, c'est-à-dire un calcaire blanc, très fin, extrait des carrières de l'Yonne actuelle. L'exécution de la statue dure un an et demi, comme en témoigne la seconde lettre qui parle de son transport vers Châlons-en-Champagne :

« A Paris, le 21 novembre 1712

Mon Révérend Père,

Je me donne l'honneur d'écrire à votre Révérence qu'ayant et longtemps en suspend à attendre vos ordres sans oser m'écarter de Paris, j'ai ce matin cherché Monsieur Barbier pour me tirer de peine lequel m'a assuré que votre Vierge doit arriver à bon port et ainsi qu'elle serait bien posée dans la niche. J'en suis ravi et je souhaite que votre Révérence et ceux qui s'y intéressent en seront bien contents. J'attendrais votre ordre sur ce sujet avec impatience et votre ordre à qui vous souhaiterez que je remette « votre pied de Roi (?) » comme aussi votre Robe que le Révérend Père Vaillant m'avait remis pour vous l'apporter en me chargeant de ses compliments et ses très humbles respects et moi pareillement qui prends la liberté de me dire mon Très Révérend Père,

Votre très humble et très affectionné serviteur,

De Dieu »

La statue fut bénie le 29 novembre 1712, huit jours après l'envoi de cette lettre¹⁰. On ne connaît pas son emplacement dans l'église de l'époque, ni dans celle qui la remplaça à partir de 1733. Le plan de cet édifice nous est connu par un plan sommaire datant de la reconstruction et par un second plan (fig. 1) conservé à la B.M.V.R. de la ville¹¹. Ils montrent un édifice en croix latine à transept saillant, un chevet à trois pans et un clocher dont la mauvaise qualité des travaux donna lieu à procès, situé à gauche du porche. Aucune mention

ne permet d'imaginer où cette statue pouvait avoir été installée et sa trace se perd après la Révolution française.

Les deux lettres de Jean Dedieu nous sont précieuses à plus d'un titre. Tout d'abord, elles soulignent le poids des attaches régionales et nous permettent de compléter la biographie de l'artiste. Si l'on se réfère à l'ouvrage de François Souchal, cette statue prend place entre le *Nymphée de Diane* (1710) et le dessin représentant saint Genest (vers 1726) et juste après les deux statues de saint Luc dont il est fait question dans la première lettre. Ainsi, parmi les œuvres produites pour la province, la *Vierge à l'Enfant* du couvent trinitaire de Châlons-en-Champagne, malheureusement perdue, doit figurer à côté des œuvres de jeunesse d'Arles et de celles produites pour la cathédrale de Chartres.

Légendes

Pl. I. Jean Dedieu, *Saint Christophe*, 1672, pierre, H. , Arles, Museon Arlaten. © F. Sizaret/Museon Arlaten-Arles.

Fig. 1. *Plan de la ville de Châlons dressé par ...*, ingénieur des Ponts et Chaussées, Châlons-en-Champagne, B.M.V.R.

Notes

¹ Belleudy (Jules), « Jean de Dieu, sculpteur du roi », *Mémoires de l'académie du Vaucluse*, Vaison-la-Romaine, Macabet frères, 1926, p. 185-202, 2 pl. N & B.

² Souchal (François), *French sculptors of the 17th and 18th centuries. The reign of Louis XIV*, Oxford, Cassirer, 1977, t. I A-F, p. 224-235.

³ Le nom de « Mathurins » donné à une impasse de la ville restitue le souvenir du premier établissement. Il était aussi donné aux trinitaires en France et en Angleterre en raison de la dédicace du couvent parisien.

⁴ L'emplacement se situe rue Léon Bourgeois, près de l'actuelle B.M.V.R. (Bibliothèque municipale à vocation régionale) de Châlons. Pour connaître l'histoire du couvent on pourra se reporter à Deslandres (Paul), *L'ordre trinitaire pour le rachat des captifs*, Toulouse, Privat, 1903, p. 484-487 et Rivière (Alexis), *Les communautés religieuses de l'ancien Chaalons*, Châlons, Martin fr. éd., 1896, p. 44.

⁵ Un tronc représentant un ange entre deux captifs, provenant de l'église trinitaire, ornait l'autel de la chapelle de l'hôpital jusqu'aux bombardements de la guerre de 1939-1945 qui le détruisirent. Nous remercions MM. Gallois et Fusier de nous avoir communiqué ces informations.

⁶ Belleudy (J.), *op. cit.*, p. 195.

⁷ *Arch. Bouches-du-Rhône*, Microfilm 5 Mi 841.

⁸ *Arch. Marne*, 49 H 6/63 et 49 H 6/66, Les deux lettres sont transcrites par l'auteur.

⁹ La phrase originale est la suivante : « à deux figures de six pieds de pierre de St. Luc ». Nous pensons que le sens à retenir est celui que nous proposons. En effet, la pierre de Saint-Luc semble inconnue des restaurateurs. Si notre interprétation s'avère exacte, les deux statues de saint Luc sont à donc ajouter à la liste des dernières œuvres exécutées par Jean Dedieu.

¹⁰ *Arch. Marne*, 49 H 6/69.

¹¹ Pour la bibliographie, voir : *Les fastes de l'écrit*, cat. exp., Reims, Palais du Tau, 1991, notice n°91, p. 205.